

La Haute-Gatineau Un éden forestier

Louis-André Hubert

Number 69, Summer 1996

L'Outaouais

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17182ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

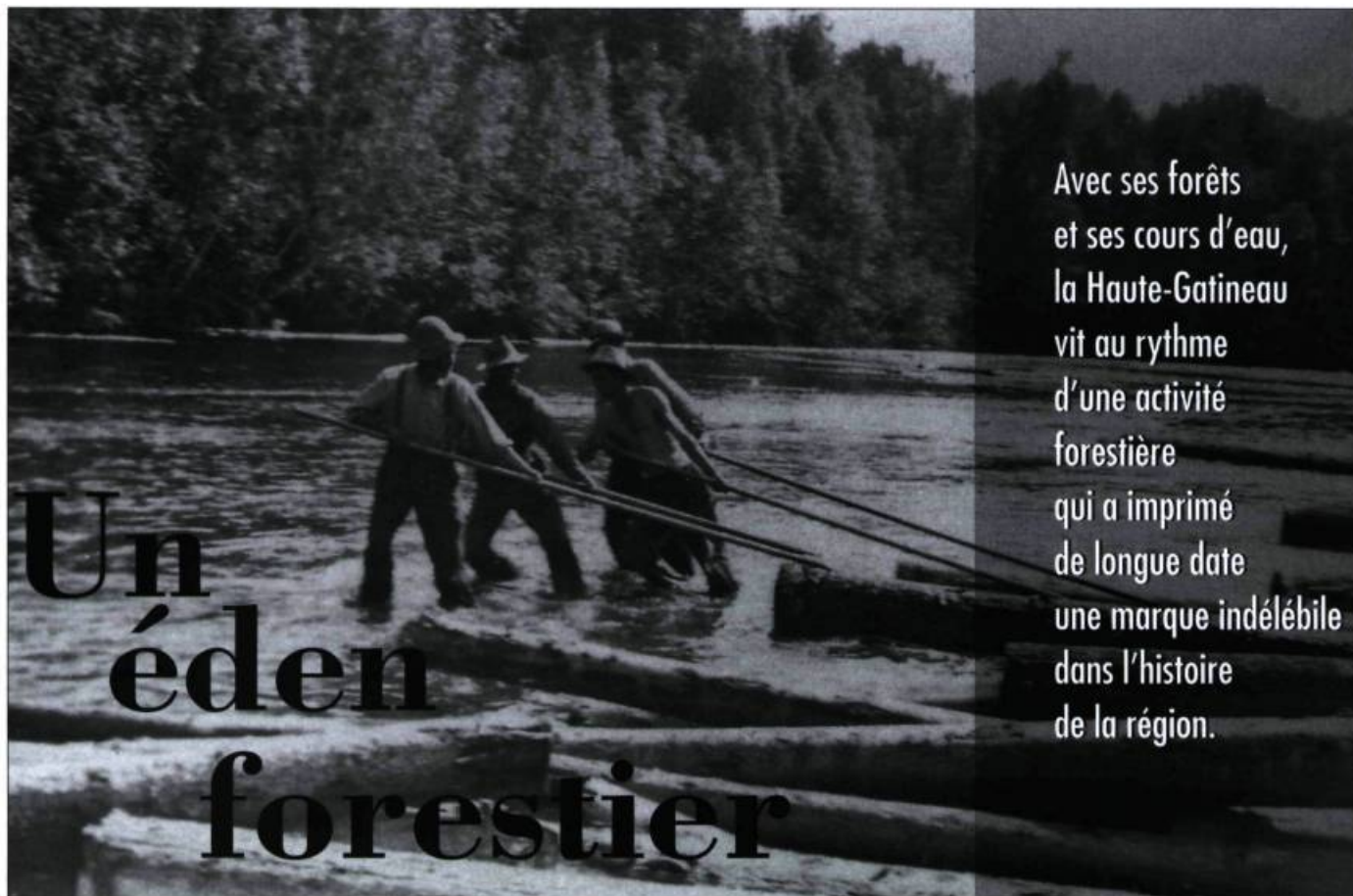
1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hubert, L.-A. (1996). La Haute-Gatineau : un éden forestier. *Continuité*, (69), 30-32.

La Haute-Gatineau



Avec ses forêts
et ses cours d'eau,
la Haute-Gatineau
vit au rythme
d'une activité
forestière
qui a imprimé
de longue date
une marque indélébile
dans l'histoire
de la région.

*Une équipe de draveurs sur la rivière Gatineau.
Photo : Gabriel Lefebvre, collection du Château Logue*

PAR LOUIS-ANDRÉ HUBERT

Fréquentée pendant des siècles par les chasseurs algonquins, puis par les coureurs des bois et les voyageurs des compagnies de traite, la Haute-Gatineau est devenue à partir du tout début du XVIII^e siècle l'une des principales régions forestières du Québec. Le flottage du bois et les draveurs ont marqué son identité pendant plus de 150 ans. Ouverte tardivement à la colonisation (1830), la région garde partout la trace de ceux qui l'ont forgée : objets algonquins des lacs Désert et du Bras Coupé, vestiges des postes de traite du Désert, près de Maniwaki, et du lac à la Truite (réserve faunique de La Vérendrye), vieilles barges et anciens bateaux de drave, ponts couverts, fermes pittoresques et maisons de colonisation du siècle dernier, magasins généraux et hôtels de village, maisons bourgeoises du début du siècle, etc.

La traite des fourrures

Samuel de Champlain, en expédition sur la Grande Rivière des Algonquins (devenue la rivière des

Outaouais) en 1613, décrit en ces termes l'embouchure de la Gatineau : « [...] passasmes proche une rivière qui vient du nord, où se tiennent des peuples appelés Algonmequins ». Les Algonquins chassent effectivement chaque hiver dans les forêts de la Haute-Gatineau, puis remontent la rivière Gatineau pour rejoindre la Saint-Maurice et redescendre vers Trois-Rivières, le printemps venu. Cette route sera abandonnée après que les bandes iroquoises auront dispersé les Algonquins.

Nicolas Gastineau du Plessis, greffier de la Compagnie des Cent-Associés à Trois-Rivières et à Montréal, redécouvre vers 1660 le chemin de la Gatineau et donne son nom à la rivière. À compter de cette date et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les coureurs des bois et les voyageurs cohabitent avec les groupes de chasseurs algonquins sur les cours d'eau de la Haute-Gatineau. La fonte des neiges devient le temps du grand rendez-vous printanier du Désert (en ancien français, terrain déboisé), où Algonquins et Français échangent marchandises et fourrures, et où l'alcool



Le réservoir du Baskatong vers 1930.
Photo : Ken Allan, collection du Château Logue

coule à flot. On fête la *pakwaun*, c'est-à-dire le dégel, qui est synonyme d'abondance et de retrouvailles. (Cette fête se perpétue encore de nos jours, à l'époque du réveil du « siffleux », à Maniwaki.)

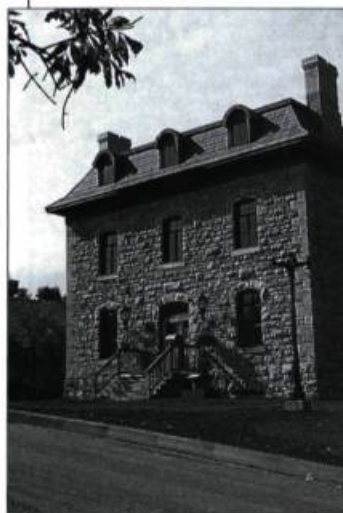
Après que Philemon Wright, fondateur de Hull et premier exploitant forestier de l'Outaouais, a découvert le principe du flottage du bois sur la Gatineau, en 1806, et fait défricher les premiers chantiers en amont de la Gatineau, les bûcherons et draveurs rejoignent chaque printemps les festivités de la pointe au Désert où, depuis 1826, on retrouve un poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Autour du poste de traite, sur les bords des rivières Désert et Gatineau, sont construits des fermes et des entrepôts forestiers qui seront le noyau de la future ville de Maniwaki. Tout au long de la Gatineau, depuis Hull et aussi haut que les rives du grand Baskatong apparaissent des églises, des commerces,

Le Château Logue

Certains pionniers bâtiront des fortunes impressionnantes sur les rives de la Gatineau, comme Charles Logue, riche marchand de Maniwaki dont la résidence du XIX^e siècle abrite aujourd'hui le Centre d'interprétation sur la lutte contre les feux de forêts. Outre ses magasins, hôtels, chantiers, Logue fournissait les grandes compagnies forestières en bois et en marchandises, traitait les fourrures, spéculait sur les terres. C'est que la forêt faisait bien vivre : on comptait 15 hôtels et une douzaine de magasins généraux à Maniwaki en 1897. Les vieilles maisons bourgeoises de Maniwaki rappellent cette opulence.

L'édifice de style second Empire a été érigé en 1887. Réalisé en pierres de granit ciselées à la main, le Château Logue a été restauré en 1988 après plusieurs années d'abandon, grâce aux efforts des gens du milieu.

Photo : J. P. Fauteux



des fermes... C'est l'époque des luttes ethniques entre anglo-protestants et franco-catholiques, celle qu'a marquée le grand Jos Monferrand, voyageur pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest, puis contremaître de chantiers en Outaouais pour les marchands montréalais.

Les Algonquins de la rivière au Désert

Chassées de leur pays en 1650 par les raids dévastateurs des troupes iroquoises et par les maladies contagieuses mortelles, les nations algonquines, maîtresses séculaires des affluents de l'Outaouais et de la Gatineau, se réfugient auprès des Français à Trois-Rivières et à Montréal. Regroupés en 1721 à Oka, non loin du nouvel établissement des Mohawks, leurs ennemis héréditaires, les Algonquins fréquentent toujours la Haute-Gatineau pendant la saison de la chasse, remontant les rivières dès les premiers signes de l'automne. Les familles « canadiennes », c'est-à-dire québécoises, établies le long de la rivière des Outaouais et de la Gatineau s'habituent aux convois de canots d'écorce et prennent l'habitude d'appeler cette saison l'« été des Indiens ».



Un chantier de la Haute-Gatineau au début du siècle.
Photo : Ken Allan, collection du Château Logue

Devant le développement des chantiers et l'afflux grandissant de colons québécois et irlandais dans leurs anciennes terres de chasse, les Algonquins quittent Oka vers 1830 et se divisent selon les anciennes peuplades pour retourner s'établir en différents endroits de l'Outaouais. Quelques dizaines de familles suivent ainsi le jeune chef Packinawatick pour aller habiter en permanence sur les rives de la Gatineau, un peu avant le village naissant de Maniwaki. Ce sont eux qui attireront les missionnaires Oblats à Maniwaki. Ces derniers feront de Maniwaki leur port d'attache pour les missions des chantiers et des Indiens, c'est de là qu'ils partiront pour des expéditions aussi lointaines que le Haut-Saint-Maurice et la Baie-James.



Entre les lacs David et Pythonga.

Photo : Michel Hubert

La colonisation et le travail des chantiers

Entre le moment où Philemon Wright fait flotter le premier train de bois sur la Gatineau, en 1806, et celui où la Canadian International Paper Company, la CIP, rachète tous les droits de coupe de la Haute-Gatineau, en 1922, plus de 25 villages « poussent » sur les rives et les affluents de la rivière Gatineau, au nord de la zone urbaine de Hull, avec l'arrivée inces-

sante de nouveaux colons. Le travail de la terre occupe toute la famille du dégel à la fin de l'automne, celui des chantiers et de la drave attire les hommes pendant tout l'hiver et jusqu'à la débâcle. Egan, Aumond, Wright, Low, les villages naissants prennent le nom des grands propriétaires des chantiers environnants.

De nos jours, l'industrie forestière reste le principal moteur économique de la région, mais les scieries et les usines ont remplacé le flottage du bois, qui a pris fin officiellement en 1995. Les innombrables lacs n'attirent plus les marchands de fourrure, mais les villégiateurs et les touristes de chasse et pêche. On retrouve en Haute-Gatineau la plus grande population de cerfs de Virginie du Québec, après celle de l'île d'Anticosti. Dès le début du siècle, les clubs ont commencé à attirer les chasseurs, les pêcheurs, les vacanciers. La Haute-Gatineau, pays de lacs et de rivières, de collines et de forêt, a entrepris avec bonheur le virage touristique. Petites boutiques et charmantes auberges accueillent aujourd'hui les visiteurs au détour d'une route sinueuse, à l'orée d'une forêt touffue, près d'un lac poissonneux, au cœur d'un village pittoresque que l'activité forestière a marqué de son rythme. ◀

GALERIE MONTCALM

LA GALERIE D'ART
DE LA VILLE DE HULL
Maison du Citoyen 25, rue Laurier

1^{er} mai au 24 juin 1996

Pedro Caballero
Les Allégories
du temps
Avec l'appui de Cominco et
de l'Ambassade du Pérou.



Huile sur toile de la série
«Réminiscences
préhispaniques».

4 juil. au 25 août 1996

Hors-Série VIII
La 8^e édition de la
biennale régionale
des métiers d'art.
Avec l'appui de CAMAO



Ville de Hull



AMIES À VIE

pour mettre de la joie dans votre vie !

COMÉDIE DE CHANTAL CADIEUX

avec
Chantale Richer
Lyette Goyette
Stéphane Quinn
Patrice Bélanger

MISE EN SCÈNE DE
DANIELLE GRÉGOIRE

Dès le 25 juin 1996 du mardi au samedi



Théâtre de l'Île
1, rue Wellington 595-7455



RENSEIGNEMENTS : (819) 595-7175